

CARCASSONNE

IL Y A CINQUANTE ANS, LA LIBÉRATION

Cinquantenaire de la Libération de la ville

BAUDRIGUES, SOUVIENS-TOI...

- Le 19 août 44, 19 résistants payaient de leur vie l'attachement à la France libre.
- Le lendemain, d'autres victimes, notamment, quai Riquet, ont alourdi le bilan

■ C'est une tâche d'horreur que la barbarie nazie a déposé là, le 19 août 1944, dans une clairière aujourd'hui apparemment paisible et silencieuse, bordée de grands platanes et d'acacias du Japon. Mais il en est de ce silence comme des ténébres. Il est insondable. Et indélébile.

Cette clairière de Baudrigues, se résume ainsi. Rien, ni le temps qui passe, ni la lumière auguste qui fait sa trouée dans l'arborescence majestueuse du parc du domaine de Baudrigues, rien ne peut effacer cette sensation qui subsiste, interroge, et mutile la part solaire de la commémoration de la Libération de la ville.

Sensation pénible et intangible qui puise dans le silence, dans le souvenir, dans la gestuelle du protocole officiel, dans les rides et les regards mouillés de ceux qui ont connu quelqu'un qui était parmi les martyrs. Dans ces furtives défaillances, qui se traduisent au bord de cet œil de femme, par une larme, sur ces lèvres par un mot inaudible.

Comme pour ces deux dames, par exemple, sœurs de Maurice Sevajols, qui font le déplacement de la région parisienne tous les dix ans, et ont tenu à marquer le cinquantenaire.

Le malaise persiste lorsque claironne le chant des partisans. Lorsque retentit la sonnerie aux morts. Lorsque s'avancent les hommes officiels porteurs de gerbes vers les stèles.

Mais le lieu reste plus fort que tout cérémonial. Impressionnant, intimidant. Parce que l'on sait ce qui s'est passé ici, évidemment. Mais on se prend à penser, aussi, qu'un promeneur, parvenu ici au hasard de ses pas, serait happé, lui-aussi, par ce qui émane de cette terre rasée, faite complice bien malgré elle, de l'humanité des nazis.

Au quai Riquet, aussi

Cette clairière de Baudrigues n'oublie pas ce dont elle fut témoin, au point d'en demeurer défigurée, muette malgré le sifflement des oiseaux, enlaidie malgré sa beauté et obscurcie malgré l'assaut du jour.

On dirait que la terre, sur ces quelques centaines de mètres carrés, retient dans ses entrailles le souvenir de la férocité vertigineuse de la poudre et du métal. Et puis ces arbres, tous ces arbres, sentinelles immobiles, qui semblent veiller autour du plat abîme.

Il était 12 h 45 lorsque la première explosion eût lieu. La dernière déflagration résonna vers 16 h. On se prend à croire qu'il suffit de coller son oreille à sa morne surface pour entendre encore l'écho monstrueux de la tragédie.

Là, ils étaient dix-neuf, sans doute, à périr. Mais on dit aussi qu'ils furent davantage. Sept ont été initialement identifiés, puis cinq de plus, et on

a établi qu'il y avait deux corps de femmes. Pour le reste, l'horreur n'a pas rendu de compte à l'état civil et ceux qui, le 20 août 1944, se rendirent sur place ne peuvent réprimer leur émotion en repensant, sans pouvoir l'évoquer, l'indicible spectacle auquel ils ont assisté. Baudrigues se souvient,

pour la postérité, de ce drame.

Mais aussi d'autres lieux restent marqués à tout jamais, car la débâcle allemande fit 28 victimes à Carcassonne. Le quai Riquet, à l'endroit où le canal du Midi croise la voie ferrée, a lui aussi été maculé du sang d'innocents carcassonnais. Une vingtaine d'entre eux y ont péri.

C'est à cet endroit là, qu'en représaille, les Allemands alignèrent et menacèrent de fusiller 20 autres Carcassonnais, projet qu'ils ne mirent pas à exécution. Le maire de l'époque, Jules Jourdanne, s'était présenté spontanément comme premier otage.

Daniel CICCIA



△ Les autorités ont déposé les gerbes à Baudrigues, à la stèle du quai Riquet (notre cliché) et au monument aux Morts du Square Gambetta. (Photos Alain Machelidon)

Les Mémoires d'André Biaud (suite)

« Je sais pourquoi nous n'avons pas revu nos camarades... »